

CD événement, annonce. Samuel Strouk : « Elise, mon mirage », concerto pour violoncelle et guitare (nouvel album – 1 cd Well Done Simone! records) – parution annoncée : le 24 avril 2026

Compositeur, guitariste soliste, chef d'orchestre, Samuel Strouk s'impose depuis plus de dix ans sur la scène symphonique contemporaine, par sa singularité virtuose, sa sensibilité et sa grande culture musicale. En avril 2026, le compositeur publie un nouvel album « *Elise, mon mirage* », regroupant deux nouveaux concertos comme odes à l'amour et à la paix, l'un pour violoncelle et guitare, le second pour guitare... deux nouvelles partitions enregistrés en France avec l'Orchestre National de Bretagne sous la direction

d'Aurélien Azan Zielinski.



Œuvres de maturité, les deux opus marquent une nouvelle étape dans l'enrichissement et la maturation de son langage orchestral. La parution fait suite à la création mondiale au Zaryadye Concert Hall de Moscou, dans le cadre du festival Viva Cello (novembre 2021). Prolongeant son dernier album orchestral intitulé « Le rêve de Maya », Samuel Strouk développe

une écriture fondée sur « la dramaturgie du temps musical ». Chaque mouvement s'inscrit dans une trajectoire expressive dont la forme est le lieu d'un récit intérieur. « À l'instar de Gustav Mahler, sa musique n'est jamais abstraite : elle se construit dans la tension, la mémoire, la transformation des motifs, faisant de l'orchestre un espace de narration à part entière. En héritier de Leonard Bernstein et de György Ligeti, Samuel Strouk compose dans un langage alliant écriture contemporaine et tonalité. »

Très incarnée, révélant les forces souterraines et psychiques qui pilotent les affects, l'écriture de Samuel Strouk sait fusionner dramatisme et poésie.

Le double concerto « *Élise, mon mirage* » décrit le voyage sentimental de deux amants tissant les liens d'une vie, incarnés par le violoncelle et la guitare, dont le dialogue devient le fil conducteur du récit musical. C'est une ode à l'amour qui interroge le rapport entre le matériel et le

spirituel. « Les émotions naissent au contact du réel pour aussitôt lui échapper : c'est le mirage, éternel et insaisissable, qui donne son souffle à l'œuvre. » Interprétée par le violoncelliste **Boris Andrianov** et le guitariste **Dimitri Illarionov**, « Élise, mon mirage » est née d'une rencontre artistique initiée dès 2019 en Russie. Le succès de la création de l'œuvre en 2021 a scellé la volonté commune des artistes d'enregistrer cette partition ambitieuse, malgré un contexte international bouleversé.

Samuel Strouk est le soliste de l'album, du second Concerto pour guitare intitulé « **Égalité** », inspiré du poème éponyme de **José Asunción Silva**, qui interroge l'universalité de la condition humaine à travers une figure poétique de l'égalité. Partenaire de longue date de Samuel Strouk, l'Orchestre National de Bretagne accompagne cet enregistrement sous la direction d'Aurélien Azan Zielinski, dont la lecture précise et engagée met en valeur la clarté de l'écriture et les équilibres de la partition.

CD événement, annonce. **ÉLISE, MON MIRAGE**, le nouvel album de Samuel Strouk (guitariste, compositeur) – 1 cd Well Done Simone ! records – parution le 24 avril 2026 – CD CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2026 – prochaine critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS



AUDIO / Déjà disponible sur les plateformes :

<https://bfan.link/elise-mon-mirage>

VIDEO / Couisses de l'enregistrement :

témoignages des instrumentistes de l'Orchestre de Bretagne :

<https://www.youtube.com/playlist?list=PLdJukeE2Gn6QAxYtn79z3yz0HzcnEURdt>

Plus d'infos : <https://www.instagram.com/welldonesimone/>

biographie des solistes du Concerto pour violoncelle et guitare

Musicien américano-russe, Boris Andrianov s'affirme pour la profondeur expressive de son jeu et son engagement dans la création musicale.

Guitariste virtuose à la carrière internationale, Dimitri Illarionov apporte à l'œuvre une dimension intime et poétique grâce à la finesse de son interprétation.

Prochains concerts 2026 de Samuel Strouk

09.04 : Salle l'Escoure, Lacanau (33)

01.05 : Ermitage Sant-Ferréol, Lorgues (83)

02.05 : Église de l'Annonciation, Cotignac (83)

15.05 : Le Caveau d'Hermonville, Hermonville (51)

21.05 : Festival Jazz à Saint-Germain-des-près, Paris (75) –
feat. Stéphane Belmondo

31.05 : Les Musicales de Compensièrre, Genève (Suisse)

10.06 : Festival Jazzellerault, Châtellerault (86) – feat.

Bireli Lagrene

26.06 : Tournai Jazz Festival, Tournai (Suisse)

01.07 : Festival Jazz in Aïacciu, Ajaccio (2A) – feat. Bireli
Lagrene

05.07 : Château de Vollore, Vollore-Ville (63)

Visitez le site officiel de Samuel Strouk :

<https://samuel-strouk.fr/>

**ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE,
du 29 avril au 16 mai
2026. Les Belles Sorties.
LUTOSŁAWSKI, RAVEL,
MENDELSSOHN... Amanda FAVIER,
violon solo / Lamar ELIAS,
direction**

» Belles Sorties » de printemps...
L'Orchestre national de Lille, véritable
acteur démocratique, se déplace sur le

territoire et vient à votre rencontre !

En 6 escales, l'Orchestre partage vertiges et délices de l'expérience symphonique à destination de tous... Sous la direction de la cheffe palestinienne Lamar ELIAS, dont le charisme fédérateur a particulièrement marqué jury et spectateurs du dernier Concours de direction « La Maestra » de la Philharmonie de Paris (2026), l'Orchestre National de Lille invite à la danse à travers un grand voyage qui mène de la Pologne aux îles d'Écosse en passant par un détour par la France de la Renaissance. *La Petite Suite* fait découvrir les partitions d'inspiration traditionnelle de Witold Lutosławski, compositeur polonais majeurs du siècle dernier.

Photo : © Pauline Ballet / la maestra palestinienne Lamar Elias



Véritable monument au mort et hommage à la musique française du passé, **le Tombeau de COUPERIN** est pour **Ravel**, le moyen de conjurer les affres de la Première Guerre mondiale pour mieux célébrer la vitalité rythmique et la saveur spécifique des danses anciennes

dont entre autres le rigaudon, le menuet... ou encore la forlane. Après la pause, pleins feux sur l'énergie solaire de **Mendelssohn**... Comme la ***Symphonie italienne*** (1833), la Symphonie « écossaise » est un souvenir de voyage, une œuvre qui nous invite à imaginer les impressions profondes que paysages et nombreuses musiques du pays ont pu avoir sur un jeune explorateur de 20 ans.

Infos & réservations / RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE :

<https://www.onlille.com/choisir-un-concert/categories/les-belles-sorties-2>

MERCREDI 29 AVRIL 2026 – 20h
Marquette-lez-lille, Le Kiosk

MERCREDI 6 MAI – 20h
La Bassée, Salle Vox

SAMEDI 9 MAI – 20h
Fretin, Salle des fêtes Renaud

MERCREDI 13 MAI – 20h
Herlies, Église Saint-Amé

VENDREDI 15 MAI – 20h
Willems, Pôle Éclat

SAMEDI 16 MAI – 20h

Lezennes, Salle Brassens

WITOLD LUTOSŁAWSKI (1913-1994)

Petite Suite (Version pour orchestre de chambre) (1950) 11'

- 1. Fujarka (Petite flûte pastorale)**
- 2. Hurra Polka (Polka Hourra)**
- 3. Piosenka (Chanson)**
- 4. Taniec (Danse)**

MAURICE RAVEL (1875-1937)

Le Tombeau de Couperin (1917) 16'

- 1. Prélude**
- 2. Fugue (orchestration Benjamin Attahir)**
- 3. Forlane**
- 4. Menuet**
- 5. Rigaudon**
- 6. Toccata (orchestration Benjamin Attahir)**

ENTRACTE

FELIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY (1809-1847)

Symphonie n°3 en la mineur op.56 « Écossaise » (1842) 39'

- 1. Andante con moto – Allegro un poco agitato**
- 2. Vivace non troppo**
- 3. Adagio**
- 4. Allegro vivacissimo – Allegro maestoso assai**

LAMAR ELIAS, direction

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
AMANDA FAVIER, violon solo
Programme : les Belles Sorties

MAURICE RAVEL

(1875-1937)

Le Tombeau de COUPERIN [1917]

Autre époque, autre guerre mondiale... et autre danse ! Une vingtaine d'année avant l'insurrection de Varsovie, Maurice Ravel part au front. Pourtant exempté de service militaire pour « faiblesse », le compositeur revient à la charge en 1914 pour servir la France. Dès septembre 1914, il s'occupe des soldats blessés de l'hôpital de Saint-Jean-de-Luz. En 1915, finalement, il est chauffeur dans le 13^e Régiment d'artillerie. Entre les bombes, Ravel entend des chants célestes : Trois beaux oiseaux du paradis (1915), les airs exotiques de son Trio en la mineur M.67 (1914) sans omettre le Tombeau de Couperin. Composée entre 1914 et 1917 et achevée cette année-là pendant une période de convalescence passée à Lyons-la-Forêt, la partition célèbre la musique française par l'intermédiaire de François COUPERIN. C'est aussi un hommage aux amis tombés pendant la guerre.

Dédié au lieutenant Jacques Charlot, le « Prélude » se souvient des arabesques que l'on entend à l'entrée des suites baroques du 17^{ème} siècle. Puis après une Fugue sereine et diaphane, se déroule une « Forlane », danse italienne à deux temps originaire du Frioul. Allègre, rafraichissant, facétieux, le hautbois rehausse le côté pastoral du « Menuet ». Ravel souligne le caractère de la danse en allégeant la matière instrumentale du « Menuet », le temps d'un « Trio » marqué par des notes suspendues, scintillantes et aiguës, de

cor et de cordes. Enjoué, bonhomme, le « Rigaudon » contraste par sa placidité aimable, avec l'énergique Toccata finale.

FELIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY
(1809-1847)

Symphonie n°3 en la mineur
op.56 « Écossaise » (1842)

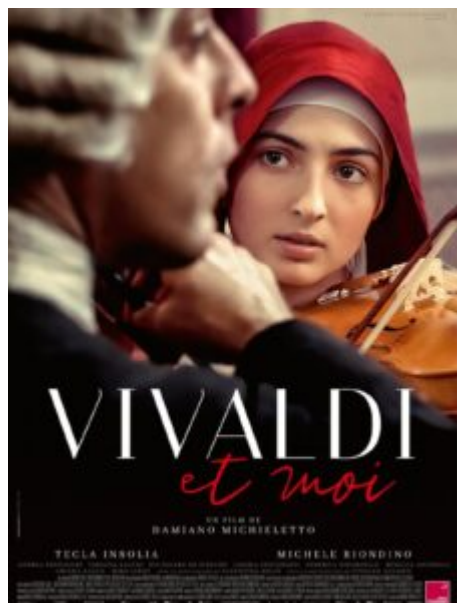
Sur les traces de la reine Marie, au lieu où elle a vécu, face à l'autel de sa chapelle, le jeune Mendelssohn exprime la réalité du site et exprime dans le même temps la fragilité humaine... » Tout y est brisé et vermoulu, et l'on y voit resplendir le ciel clair. Je crois avoir trouvé aujourd'hui le début de ma Symphonie écossaise » [lettre à ses parents de juillet 1829 depuis Edinburgh], soit un Prélude tragique et sombre que les auditeurs découvrent enfin à Leipzig lors de la création de l'œuvre en 1842.

Mendelssohn exprime les sensations éprouvées pendant son périple et les dépose dans la symphonie conçue comme un carnet de voyage où percent les éléments saillants de cette épopée écossaise : ainsi entre autres souvenirs tenaces, les clarinettes évoquant les cornemuses [« Vivace »]... ou le chant pompeux et cérémoniel des cordes dans le majestueux et royal « Adagio »... dont le souffle solennel dans l'ultime séquence du finale, retentit comme un hymne patriotique, d'une irrésistible elegance.

CINÉMA. « VIVALDI ET MOI » de Damiano Michieletto. Sortie le 29 avril 2026

Le *Prete Rosso* au cinéma... Le metteur en scène d'opéra, Damiano Michieletto, qui confesse volontiers être inspiré par le langage musical, en particulier lyrique, le démontre clairement au grand écran en proposant à compter du 29 avril son [premier] long métrage « *Vivaldi et moi* » .

Synopsis



VENISE, début du XVIIIe siècle...
 l'Ospedale della Pietà recueille et forme de jeunes orphelines à la musique. Dissimulées au public, souvent masquées ou derrière une grille, les jeunes instrumentistes se produisent pour les riches mécènes de l'institution lors de concerts mémorables dont ont témoigné nombre de visiteurs [Rousseau au premier chef...] . Parmi les jeunes protégées virtuoses... **Cécilia**, 20 ans, y excelle en tant que

violoniste. Jusqu'au jour où l'arrivée d'un nouveau maître de musique, Antonio Vivaldi, vient bousculer sa vie et celle de l'Ospedale...

Une chronique cinématographique vivaldienne

Aux côtés de Bach et de Haendel, Antonio Vivaldi (1678-1741) demeure la figure majeure du plein baroque [settecento / XVIII]. Célèbre à son époque, il subit une plongée dans l'oubli [après sa mort et jusqu'aux années 1970..., soit 2 siècles !] et particulier comme compositeur d'opéra, facette restituée depuis 50 ans à présent.

La recherche musicologie n'a cessé de découvrir de nouvelles partitions, précisant l'essor de son style opératique, concurrent de l'école napolitaine... Prochaine critique complète sur Classiquenews

Au cinéma le 29 avril 2026.

Damiano Michieletto

Outre son intérêt pour le théâtre lyrique don't témoignent ses mises en scènes d'opéras, Damiano Michieletto s'ouvre au cinéma avec » Vivaldi et moi « , son premier long métrage, prolongeant ainsi son exploration des liens entre musique, théâtre, image sur les scènes européennes.

Il participe aussi à la direction artistique du Festival de Caracalla, qui favorise la création.

Musiques du film » Vivaldi et moi «

Musique composée et orchestrée par Fabio Massimo Capogrosso,
Interprétée par l'Orchestre et le Chœur du Teatro la fenice

Direction : Carlo Boccadoro

Violon solo : David Romano et Daniele Orlando

Flûte traversière : Angelo Mordente

Violon Leonardo : Spined

Distribution

Tecla Insolita : Cecilia

Michele Riondino : Antonio Vivaldi

Andrea Pennacchi : Gouverneur

Fabrizia Sacchi : Prieure
Hildegard De Stefano : Laura
Cosima Centurioni : Marietta
Federica Girardello : Agnese
Rebecca Antonaci : Caterina
Chiara Sacco : Maddalena
Miko Jarry : Roi Du Danemar

Avec la participation de Valentina Bellè : Elisabetta Parolin
Et de Stefano Accorsi : Sanfermo

TEASER VIDÉO : VIVALDI ET MOI

https://youtu.be/clJE_vlvock?is=z-MdBdUljDc1y9-Y

[illegible]

Journal of Management Inquiry 20(4) 409-424

[illegible]

CRITIQUE, opéra. ZURICH, Opernhaus, le 02 avril 2026. LECLAIR : Scylla et Glaucus, C. Skerath, E. Benoit, A. Gregory, G. Blondeel... Claus Guth / Emmanuelle Haïm

Grâce au *Festival Zurich Barock*, l'unique opéra du lyonnais Jean-Marie Leclair –*Scylla et Glaucus* – retrouve les honneurs de la scène ; il est brillamment défendu par **Emmanuelle Haïm** et son *Concert d'Astrée*, et une distribution sans faille, mais la mise en scène très gauchement décalée de **Claus Guth** peine à convaincre.

Scylla et Glaucus, tragédie lyrique en un prologue et cinq actes, n'est plus totalement inconnue, bénéficiant d'au moins quatre enregistrements discographiques, même si les versions scéniques sont assez rares, depuis la célèbre production lyonnaise de 1986 dirigée par John Eliot Gardiner. On saluera donc l'initiative de l'opéra de Zurich qui voue un certain intérêt pour le répertoire baroque (Haendel tout dernièrement, ou *Eliogabalo* de Cavalli dans une mise en scène ratée de Bieito). **Claus Guth**, qui nous avait ébloui dans le récent *Il viaggio*, Dante de Dusapin, reste fidèle à son obsession de la transposition, adepte d'un *regietheater* modéré, qui a

néanmoins le mérite de la cohérence, même s'il ne nous a convaincu qu'à moitié. Comme c'est souvent le cas pour ce genre de répertoire extrêmement codé (le même problème se pose pour l'opéra *seria*), le prologue, musicalement superbe, passe à la trappe. Les metteurs en scène contemporains, généralement débordant d'imagination, ne savent qu'en faire et le supprime purement et simplement. L'intrigue, déjà traitée avec succès plus d'une quarantaine d'années auparavant par Teobaldo di Gatti (*Scylla*, 1701), conte les amours malheureuses de la nymphe des mers Scylla et de la divinité marine Glaucus, amours contrariées par la jalouse Circé qui à la fin transformera Scylla en rocher, danger suprême pour les marins imprudents qui s'y aventurent. Guth transpose l'action dans un lycée, qui porte le nom du compositeur ; les deux protagonistes sont devenus des adolescents chastement amoureux qui partageant la même classe, gravitant de manière obsédante devant la source transformée ici en ballon d'eau potable.

Les décors contemporains de **Etienne Pluss** et les costumes très « *british college* » et aussi très colorés de **Ursula Kudrna**, contribuent à donner de la vigueur et à insuffler un certain dynamisme à une action qui ne l'est pas vraiment. On y voit ainsi un décor modulable, représentant tour à tour une bibliothèque bien achalandée, une salle de classe et un gymnase, dont la responsable, Circé, tente de briser le couple nouvellement constitué. Mais dans la tragédie lyrique, le statisme relatif de l'intrigue est compensé par le dynamisme pathétique des vers (l'opéra français est et reste d'abord une tragédie) et surtout par le merveilleux, ici souvent tourné en dérision (la salle riait au comportement souvent désinvolte de Circé, quand elle s'assoit en bouddha ou quand elle sort de la douche en sifflotant *La vie en rose*, ou encore aux minauderies au moment des danses, alors qu'il n'y a pas une once d'humour dans cet opéra). Les effets sont en outre excessivement appuyés (les coups de tonnerre à répétition qui couvrent l'orchestre et brise les tympons dans le 4^e acte. La chorégraphie, assurée par **Sommer Ulrikson**, est d'un intérêt

inégal, oscillant entre des gestes banalement adaptés au rythme de la musique (comme dans le premier menuet), la danse lascive expressionniste (dans la marche des sylvains), ou en étant carrément à contre courant du rythme (comme dans la très belle passacaille).

Heureusement, cette mise en scène, ringarde plus que d'avant-garde (ce genre de transposition pullule chez les tenants du *regietheater*) est brillamment compensée par une distribution de très haute volée. Dans le rôle de Scylla, **Elsa Benoit** impressionne par un timbre à la fois juvénile et magnifiquement projeté, ne sacrifiant jamais l'intelligibilité du texte, y compris dans le registre aigu. On a pu assister, tout au long des plus de deux heures de l'opéra, à une palette d'affects subtilement distillés. Face à la nymphe infortunée, **Anthony Gregory** incarne un magnifique Glaucus : sa voix à la fois précise et puissante de ténor allie une grande aisance dans les vocalises et une élégance maîtrisée dans la déclamation, doublée d'une présence scénique qui constamment fait mouche. La soprano belgo-suisse **Chiara Skerath** campe une Circé dynamique, très expressive, grâce à une voix charnue, aussi à l'aise dans le médium que dans le registre aigu (avec parfois quelques défauts de justesse quand son chant se transforme en cri dans l'acte des Enfers). Elle parvient cependant à offrir elle aussi une palette de sentiments, de la plainte déchirante à la fureur ardente. Les seconds rôles sont brillamment défendus, notamment Témire, la suivante de Scylla, par l'impeccable **Gwendoline Blondeel**, à la ligne de chant parfaitement homogène, frisant l'épure, sans renoncer pour autant à une certaine véhémence expressive. C'est le cas aussi de **Jehanne Amzal** qui prête à Dorine sa voix superbement étoffée, à l'émission franche et aux aigus cristallins. Une mention spéciale pour les chœurs de la **Zürcher-Sing-Akademie**, d'une qualité exceptionnelle, puissants et toujours précis, d'une diction sans faille.

Dans la fosse, légèrement surélevée, **Emmanuelle Haïm** dirige **Le**

Concert d'Astrée des grands jours : netteté, homogénéité, équilibre remarquable des pupitres, c'est à un véritable dialogue dramatique avec les voix auquel on assiste ; par sa direction toujours alerte, magnifiée par un grand sens du théâtre, elle met en valeur, dès la brillante ouverture, puis dans les nombreuses danses qui ponctuent la partition, le génie de l'orchestration qu'était Jean-Marie Leclair. Au final, une production qui se laisse voir sans déplaisir, avec un peu de frustration tout de même, mais qui vaut surtout pour sa musique, chef-d'œuvre incontesté du genre.

CRITIQUE, opéra. ZURICH, Opernhaus, le 02 avril 2026. Leclair
: Scylla et Glaucus, C. Skerath, E. Benoit, A. Gregory, G.
Blondeel... Claus Guth / Emmanuelle Haïm. Crédit photographique
(c) Monika Ritterhaus

**CRITIQUE, festival.
PERPIGNAN, 40e Festival de
Musique Sacrée (Eglise des
Dominicains), le 2 avril**

2026. BACH / VIVALDI. Floriane Hasler (mezzo), Le Caravansérail, Bertrand Cuiller (direction)

Quarante ans de ferveur, de découvertes et de dialogue entre le sacré et le beau : le Festival de Musique Sacrée de Perpignan célèbre son anniversaire sous le signe d'un mot choisi comme un manifeste : « *Allégresse* ». Et c'est précisément cette joie profonde, méditative mais vibrante, qui a saisi l'auditoire le 2 avril en l'Église des Dominicains. Sous la voûte austère et lumineuse du magnifique édifice gothique, Bertrand Cuiller et son ensemble *Le Caravansérail*, rejoints par la mezzo-soprano française Floriane Hasler, ont offert un programme sobrement intitulé « *Vers la Paix* » – un chemin de musique où chaque pièce semblait une étape vers une sérénité conquise.

Plutôt que d'aligner les pages les plus célèbres de la musique religieuse baroque, Cuiller a choisi d'« encadrer » deux *Cantates* (pour alto) de J. S. Bach – les *BWV 169 et 170* – par deux éclats vivaldiens. D'abord, le *Printemps* issu des *Quatre Saisons* d'Antonio Vivaldi confié à l'archet solaire de Vadym Makarenko. Loin de la simple carte postale, son violon a déployé une énergie presque liturgique : les oiseaux virtuoses du premier mouvement, la douceur pastorale du second, la danse finale d'une précision grisante. Makarenko jouait de son instrument avec une allégresse contagieuse qui a réchauffé la

pierre froide des Dominicains. Un peu plus tard, l'*Adagio* du *Concerto pour violoncelle en sol mineur RV 416* par **Emmanuel Jacques**. Rarement un mouvement lent n'aura paru si dépouillé et si habité. Le violoncelle d'Emmanuel Jacques, grave et chantant, semblait venir d'un autre âge, d'une autre rive – un *adagio* où chaque note suspendait le temps. Dans la pénombre de l'église, on entendait les respirations retenues.

La première des deux *Cantates* de Jean-Sébastien Bach, la *BWV 170*, « **Vergnügte Ruh, beliebte Seelenlust** » (« *Paix réjouie, doux plaisir de l'âme* »), a confirmé cette symbiose. Dès l'air d'ouverture, **Floriane Hasler** a déployé un *legato* d'une douceur infinie, porté par un orchestre où chaque intervention soliste (hautbois, violon, alto) devenait un commentaire amoureux du texte. L'allégresse promise par le festival n'était pas une gaieté bruyante, mais cette joie grave et lumineuse que seule la musique de Bach peut donner quand elle est servie par de tels artistes. Le contrepoint de **Bertrand Cuiller** placé à l'orgue positif, toujours au service du sens, laissait respirer chaque mot, chaque silence.

La *BWV 169*, **Gott soll allein mein Herze haben** (« *Dieu seul doit avoir mon cœur* »), ouvrit un espace d'intimité bouleversante. L'Ensemble **Le Caravansérail** a déployé une transparence rare : bois chaleureux, cordes précises, un orchestre qui respire comme un seul homme. Mais c'est Floriane Hasler qui a littéralement illuminé la soirée. Son timbre, d'une rondeur et d'une clarté accomplies, a su rendre l'abandon confiant du texte. Dans l'*arioso* initial puis dans le célèbre « *Stirb in mir* » (« *Meurs en moi, monde troublé* »), sa voix semblait épouser les voûtes, ni trop d'apparat ni trop d'effusion – juste la vérité nue de Bach.

En trois mots : intelligence, beauté, paix. Bertrand Cuiller confirme qu'il est l'un des plus fins architectes du baroque européen. Le Caravansérail, formation modèle de complicité, a trouvé en Floriane Hasler une égale – voix de miel et de gravité. Et Vadym Makarenko et Emmanuel Jacques, chacun dans

son éclat, ont rappelé que le chemin vers la paix passe aussi par la lumière de l'été vivaldien et les larmes d'un adagio. Perpignan, pour ses 40 ans, n'aurait pu rêver plus belle offrande. *Allégresse*, oui. Mais une allégresse qui sait d'où elle vient et où elle mène : *vers la paix*.

CRITIQUE, festival. PERPIGNAN, 4e Festival de Musique Sacrée (Eglise des Dominicains), le 2 avril 2026. BACH / VIVALDI. Floriane Hasler (mezzo), Le Caravansérail, Bertrand Cuiller (direction). Crédit photographique (c) Michel Aguilar / Festival de Musique Sacrée de Perpignan

**ORCHESTRE LAMOUREUX. PARIS,
Théâtre Déjazet : 18 & 19
avril 2026. MALEVOL0 et
l'oiseau qui fait venir le
jour...**

Ce concert spectacle qui est un conte musical fait découvrir la musique symphonique et concertante aux enfants à

partir de 5 ans. Écrit et conté sur scène par Yanowski, le spectacle permet aux instrumentistes de l'Orchestre Lamoureux de jouer de nombreux extraits du répertoire (5-6 minutes maximum par extrait), choisis en adéquation avec les événements du conte, complétant chansons et compositions de Yanowski.



Malevolo et l'oiseau qui fait venir le jour est une expérience immersive, où l'orchestre fusionne avec un récit féérique ; Yanowski y incarne le narrateur et le personnage de Malevolo. Le violoniste et comédien **Hugues Borsarello**, accompagné par l'acrobate aérienne **Ines Valarcher**, complètent l'équipe artistique

au sein d'une performance visuelle et auditive, mise en scène par **Emmanuel Touchard**.

VENISE, 1715... Alors que s'apprêtent forains et camelots venus des quatre coins du monde dans la Città merveilleuse, Malevolo, cupide marchand d'oiseaux, rêve de capturer L'Uccelino, un oiseau légendaire dont le chant miraculeux est capable de faire venir le jour en pleine nuit. Seul un jeune violoniste muet, artiste dans un cirque ambulant, détient le secret du chant de l'oiseau. Le spectacle explore la beauté, la musique, la créativité comme antidote à l'avidité.

A travers l'épopée fantastique et musicale de Mavolo et du

violoniste muet, Yanowski sensibilise les spectateurs aux enjeux environnementaux ; il invite les générations futures à embrasser la beauté, la musique, la créativité comme forces salvatrices.

Les 18 et 19 avril 2026 – PARIS, Théâtre Dejazet

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Orchestre
Lamoureux :

<https://orchestrelamoureux.com/saison-2025-26/>

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle-aux-Grains, le 31 mars
2026. MOZART / RAVEL /
RACHMANINOV. Martha ARGERICH
et Dong HYEK LIM (pianos)**

Chaque venue de Martha Argerich à Toulouse est un triomphe. Son éternelle jeunesse subjugué. Son jeu souple, félin et facétieux ensorcelé. En véritable

Déesse de la Musique, elle a bénéficié d'une *standing ovation* en fin de concert. Le duo qu'elle forme avec le jeune pianiste coréen Dong Hyek Lim est bien rodé. Il faut dire que les deux pianistes se sont surpassés. Ils se connaissent très bien et leurs qualités se mutualisent.

Au terme d'un récital généreux, devant le succès obtenu ils ont donné deux *bis*. Cela a formé plutôt une troisième partie de concert car le deuxième *bis* a été la magnifique *Fantaisie* de **Schubert** en *fa mineur* pour 4 mains. La première partie a offert la *Sonate pour 2 pianos* de **Mozart** et l'adaptation de *La Valse* de Ravel pour 4 mains. En deuxième partie, les trois terribles *Danses symphoniques* de **Rachmaninov** avec des difficultés rythmiques incroyables. Nos deux pianistes n'ont fait qu'une bouchée des pièges de ces trois œuvres. La virtuosité et la vivacité rythmique des deux pianistes est égale. Ce serait déjà en soi un miracle mais il faut rajouter le charisme de Martha Argerich qui irradie.

Si dans Mozart un petit déséquilibre s'est parfois fait percevoir, cela n'a rien enlevé au charme de cette magnifique interprétation du chef d'œuvre mozartien. Martha Argerich a un jeu d'une souplesse incroyable, ses traits sont vifs et ses nuances exquis. Son partenaire au premier piano est solaire, plein de force et joue un piano victorieux plus extraverti. Ce jeu moins nuancé, moins souple et plus solide, a par moment créé un petit décalage de musicalité. C'est dans le deuxième mouvement, moins virtuose que l'accord a été parfaitement trouvé. *La Valse* de **Ravel** avec Martha au premier piano a été d'une osmose rythmique sidérante, avec des couleurs, des nuances et des phrasés d'une rare subtilité. Partition dont l'effet grisant orchestral a été parfaitement rendu sous des mains si musicales. En deuxième partie, les *Danses symphoniques* de Rachmaninov (dans cette version audacieuse à

deux pianos de la main du compositeur) ont monté d'un cran dans la virtuosité. Le jeu a été vibrant, les couleurs ont explosé et les nuances sont devenues fulminantes.

La joie de partager cette musique avec le public a été d'une force communicative. Le succès retentissant a permis d'obtenir un premier *bis*. Une adaptation à 4 mains d'un *choral* de **Bach** a été d'une poésie totale. Puis, on n'osera pas le qualifier de *bis* tant cela représente une troisième partie de programme : la *Fantaisie* pour 4 mains de Schubert a été l'œuvre la plus parfaite de la soirée. Ainsi des absolus chefs d'œuvres ont encadré la soirée : la *Sonate* de Mozart à 2 pianos et la *Fantaisie* de Schubert à 4 Mains. Nos deux artistes musiciens nous ont offert une soirée rare de partage musical. La *standing ovation* spontanée n'a été qu'une évidence devant tant de générosité. Une nouvelle soirée inoubliable grâce aux **Grands Interprètes**.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 31 mars 2026. MOZART / RAVEL / RACHMANINOV. Martha ARGERICH et Dong HYEK LIM (pianos). Crédit photographique (c) Hubert Stoecklin

**CRITIQUE, festival. 13e
Festival de Pâques d'Aix-en-**

Provence (Conservatoire Darius Milhaud), le 30 mars 2026. Récital de Yulianna ANDEEVA (piano)

Dans le cadre sobre et précieux de l'Auditorium du Conservatoire Darius Milhaud, le 13e festival d'Aix-en-Provence offrait l'une de ses soirées les plus attendues : le récital de la pianiste moscovite Yulianna Andeeva. Attendue, l'artiste l'était, mais elle a dépassé toute attente pour livrer un moment de musique d'une intensité rare, gravé dans les mémoires comme un événement.

Dés la première pièce, la *Fantaisie chromatique et fugue en ré mineur* de **J. S. Bach**, le ton est donné : Andeeva ne « joue » pas Bach, elle le respire... et le déploie dans un équilibre vertigineux entre rigueur architecturale et liberté du geste. Le chromatisme tourmenté de la fantaisie s'est élevé avec une éloquence presque théâtrale, avant que la fugue ne s'impose comme une cathédrale de voix entrelacées. D'une clarté sans sécheresse, son toucher a su rendre hommage à l'orgue, tout en restant infiniment pianistique.

Puis vint le choc **Franz Liszt**. Programmer ces œuvres de la dernière manière – *Bagatelle sans tonalité*, *Csárdás macabre*, *Unstern !* – relève d'une audace que peu de pianistes osent. Andeeva, elle, y plonge comme en eaux troubles. La *Bagatelle* a claqué comme une énigme moderniste, prophétique, avec des accents qui semblaient annoncer le XXe siècle le plus radical. Le *Csárdás macabre* a déchaîné une

danse grotesque et virtuose, où l'ironie noire le disputait à la transe. Quant à *Unstern ! – Sinistre*, l'atmosphère glacée, ces accords suspendus dans le vide, ces réminiscences funèbres : Andeeva a su créer un espace-temps suspendu, presque insoutenable, avant de nous offrir, en contrepoint lumineux, la *Légende de Saint François de Paule marchant sur les flots*. Là, son jeu s'est fait liquide, incandescent, avec des vagues perlées sous les doigts – un véritable miracle de toucher, comme si le piano lui-même s'élevait au-dessus de l'abîme.

Après l'entracte, autre univers, autre défi : les *24 Préludes* op. 28 de **Frédéric Chopin**, Beaucoup les jouent comme une collection de miniatures. Yulianna Andeeva en a fait un seul et même souffle, un arc tragique allant de l'éclair en ré majeur à la marche funèbre du *si mineur* final. Chaque prélude a trouvé son caractère propre, sans jamais briser la continuité secrète de l'œuvre. On retiendra la tendresse désolée du *mi mineur*, la rage contenue du *sol mineur*, l'extase lumineuse du *ré bémol majeur*, et surtout cette façon unique de faire chanter la ligne mélodique comme un violoncelle dans les pages les plus lentes. Le public, suspendu, n'a osé applaudir qu'après le dernier accord, tombé comme une pierre dans l'eau noire.

CRITIQUE, festival. 13e Festival de Pâques d'Aix-en-Provence
(Conservatoire Darius Milhaud), le 30 mars 2026. Récital de
Yulianna ANDEEVA (piano). Crédit photographique (c) Caroline
Doutre

ENTRETIEN avec la pianiste ukrainienne Natacha KUDRITSKAYA, à propos de son nouvel album dédié à François Couperin

Natacha Kudritskaya a vécu le
déracinement, les effets d'une migration
obligée, sa mère
d'adoption en France,
d'origine espagnole
(Catalogne) ayant fui
elle aussi, la
dictature de Franco.

Dans l'exil
contraint, la
reconstruction est
nécessaire et la musique y contribue, en
relation étroite avec son pays d'accueil
: la France. Voilà qui explique ce
supplément d'âme qui parcourt ses
lectures et son approche du clavier. Le



choix de Couperin souligne un fort tempérament, conquérant, assumé, souhaitant dans un face à face inspirant, construire sa propre sonorité... Engagée, sensible au Vivant et aux oiseaux, la pianiste sensibilise sur la destruction des écosystèmes et la migration des oiseaux, contraints eux aussi par la guerre. Connectée aux vibrations de la Planète et de la Nature, l'artiste évoque le programme de son nouvel album qui sur les traces de François Couperin nous parle de migration, d'oiseaux, de dépassement salvateur...

Photo © Lola Hakimian

CLASSIQUENEWS : Quelle relation entretenez-vous avec la France ? Quel est votre regard sur les Français et que vous ont-ils apporté ?



NATACHA KUDRITSKAYA : La France est un véritable pays d'adoption pour moi. Je suis arrivée toute petite là première fois, à 8 ans, dans une famille d'accueil à Châlon-sur-Saône. Ce sont des gens exceptionnels qui ont ouvert leur porte à une enfant inconnue, l'ont accueilli

pendant 8 ans d'affilée, lors des vacances d'été. J'ai appris le français avec eux, la cuisine française et la cuisine catalane, d'où était originaire ma maman d'adoption, Solange, elle-même arrivée en France étant enfant à la suite de la politique dictatoriale de Franco, que fuyaient ses parents.

Si on y regarde de plus près les « immigrés » sont partout ! Ils m'emmenaient en vacances à Bourg-Saint-Maurice, à Barcelonnette ou à Pra Loup ... ; m'ont fait découvrir et aimer le théâtre avec le festival de « Châlon dans la rue », m'ont initié aux grands classiques du cinéma français et nous avons célébré la victoire de 1998 ensemble dans une exaltation généralisée. Ils m'ont permis d'imaginer un autre avenir . Quand un étranger est accueilli de cette manière, il développe naturellement une relation forte avec son pays d'accueil. Je n'ai jamais senti que je devais choisir. Tout s'est fait naturellement. Je suis venue faire mes études à Paris à 19 ans.

Je suis fille d'un prêtre orthodoxe mais vivre dans un pays laïque me semble être du bon sens. J'ai laissé dans mes souvenirs la musique soviétique ; j'avais envie d'apprendre et comprendre la musique française.

Ma conscience politique s'est forgée dans les valeurs républicaines françaises et je vis la vie politique ukrainienne d'une manière habitée, avec beaucoup d'espoir car je sais que c'est un pays qui a son avenir en Europe. Les révolutions de Maidan étaient pour moi des vrais leçons de vie.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi ce programme de musique baroque ? Pourquoi Couperin précisément ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'explore la musique baroque car c'est une musique qui a libéré mon audace et imagination. Le fait de la jouer au piano m'a permis de couper le cordon avec les professeurs. Les pianistes ne savaient pas l'enseigner, les clavecinistes ne voulaient pas me l'enseigner.

Je me suis retrouvée enfin seule face à l'auteur. Et ce temps était précieux. Pour un jeune musicien, l'apprentissage à travailler seul est un moment délicat. Toute votre vie, il y a quelqu'un qui « sait » comment il faut jouer ; aussi, se retrouver seul est extrêmement déroutant, au début. Le face à face avec la partition a été le révélateur de beaucoup de choses. Enfin j'écoutais avec mes propres oreilles et non pas à travers celles de mes professeurs. Je décidais en pleine conscience de comment j'avais envie que ça sonne !

CLASSIQUENEWS : Qu'apporte l'approche au piano par rapport au clavecin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : La multiplication des possibilités. Ce qui ne rend pas forcément les choses plus simples, bien au contraire. La musique de clavecin était pensée pour cet instrument . Elle est parfaite sur cet instrument. Au piano, on est obligé de réinventer et inventer des nouvelles manières de jeu. Parfois se retenir, parfois pousser beaucoup plus loin, puisque la technique du piano le permet. Essayer de reproduire le son du clavecin sur le piano serait absurde.

Paradoxalement, je trouve que le piano perd en puissance face au clavecin. Les pièces triomphantes sonnent avec beaucoup plus de puissance et de mordant sur le clavecin alors que sur le piano l'articulation s'avère particulièrement exigeante dans une texture dense et par le fait que le son raisonne et

que cela devient vite de la bouillie.

On a l'avantage au piano d'imaginer des sonorités différentes alors qu'au clavecin, on doit maîtriser l'articulation et l'extension du temps à la perfection.

CLASSIQUENEWS : Quelle serait la dramaturgie de ce nouvel album ? Quel parcours avez-vous souhaité proposer à l'auditeur ? Y a t il un plan pilotant l'ordre et la succession des pièces ainsi enregistrées ? Quel en est le sens général ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'ai construit l'album en évitant les danses traditionnelles de la suite, à part les rondeaux et en privilégiant les pièces binaires, les pièces de caractère, car c'est un langage plus accessible, ressemblant plus au discours moderne, telles les chansons.

Je voulais éviter de copier le clavecin mais trouver des pièces qui sonnent naturellement sur l'instrument moderne. J'ai un peu inventé ma propre succession de pièces avec un lien harmonique et une dramaturgie du discours ... ainsi les pièces qui sortent du discours général sont présentées à part pour les mettre en exergue justement.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous une ou deux pièces de prédilection ? Pour quelles raisons ?

NATACHA KUDRITSKAYA : *Les Barricades Mystérieuses* est en effet une œuvre vraiment étonnante je trouve. Et à part. Elle perd de sa valeur si on essaye de la reproduire avec le même tempo et la même allure qui lui vont si bien au clavecin. Toute cette polyphonie sonne plus étirée sur le piano moderne et le tempo s'élargit naturellement. Un gouffre du temps s'installe dans lequel on est bien. On aurait envie de jouer ce refrain à l'infini.

CLASSIQUENEWS : A travers le thème des oiseaux, vous évoquez les déplacements et les vols migratoires. En quoi ces thèmes vous touchent-ils ?

NATACHA KUDRITSKAYA : C'est d'actualité, mais quand on y pense, ça l'a toujours été. Ce n'est pas un phénomène et il n'est pas nouveau. Les oiseaux migrent maintenant non seulement pour des raisons de nutrition mais de plus en plus à cause de l'activité humaine qui leur est néfaste. Ce qui devient presque un pléonasme. On produit = on détruit .

Il faudrait qu'on arrête un jour de voir la terre comme un puit sans fond de potentielles « ressources ».

Je parle des industries mais aussi des géants commerciaux qui détruisent les lieux de vie, l'écosystème, les sites de reproduction d'un nombre stupéfiant d'espèces animales. Les oiseaux migrent pour des raisons climatiques, à cause des catastrophes environnementales et des guerres... tout comme l'être humain.

Tout le vivant migre, on ne peut l'empêcher. Mais on peut l'accueillir, créer des endroits d'hospitalité, pour les humains comme pour les oiseaux. Car le fait de ne pas les voir ne résout pas le problème. On ne fait pas assez attention ni aux hommes en détresse ni au vivant autour de nous de manière générale. Nous sommes tellement coupés de ce vivant dans nos jungles de pierres. C'est sur ces sujets que travaille **Leslie Laugero**, artiste plasticienne, qui a créé le théâtre d'ombres qui a été filmé par Benoit Lahoz et sera projeté lors du concert à la Salle Gaveau le 10 avril prochain.

CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir qui reste emblématique de l'enregistrement de cet album Couperin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : Nous avons enregistré dans l'ancienne ferme de Villefavard, qui a été réaménagée en auditorium avec

une excellente acoustique. D'habitude le seul inconvénient de ce lieu d'enregistrement, ... sont les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de la grange. Ils discutent, communiquent se promènent et à l'enregistrement ça ne le fait pas .. Pour ce disque où les oiseaux allaient être le fil conducteur justement, j'espérai leur présence pour les laisser sur la bande son ! Ben, rien du tout . Il faisait un temps à ne pas mettre le bec dehors. Particulièrement froid pour le mois de septembre. Nous avons eu beau nous promener avec les micros aux alentours et prendre les poses de 1,2,3 soleil .. décidément ils n'en avaient rien à faire de mon enregistrement cette fois-ci !

Propos recueillis en mars 2026



concert & cd

LIRE aussi notre annonce présentation du CD événement :
COUPERIN / Natacha Kudritskaya, piano (1 cd 10001 Notes) :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-couperin-natacha-kudritskaya-piano-1-cd-10001-notes/>

*Son premier album Rameau (2012) l'avait déjà distinguée ;
s'ensuivit en 2016, le programme « Nocturnes » (chez DG
Deutsche Grammophon) également distingué par classiquenews :
la pianiste ukrainienne Natacha Kudritskaya a enregistré un
nouvel album à paraître au printemps 2026, aussi personnel et
original, associant l'écriture de François Couperin
(1668-1733) et en filigrane, les chants d'oiseaux.*

[CD événement annonce. COUPERIN / Natacha Kudritskaya, piano
\(1 cd 10001 Notes\)](#)



Natacha Kudrtiskaya en concert



[Vendredi 10 avril 2026](#)

PARIS, Salle Gaveau – Récital
COUPERIN

Le concert annoncé est aussi un Théâtre d'ombres avec la marionnettiste Leslie Laugero dont la féerie visuelle, projetée sur scène, propose un écho poétique aux pièces jouées au piano.

Réservez vos places directement sur le site de la Salle Gaveau : <https://sallegaveau.com/event-pro/natacha-kudritskaya-piano/>

**Programme Couperin repris à
LIMOGES, mardi 5 mai 2026**

**REIMS, mercredi 24 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims
avec l'Orchestre symphonique national d'Ukraine – Concerto de
Mozart (cadences écrites par Oleg Bezborodko, compositeur et
professeur à l'Académie nationale de musique d'Ukraine)**

**REIMS, jeudi 25 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims –
Récital Couperin**

CRITIQUE, festival. 13e Festival de Pâques d'Aix-en- Provence (GTP), le 29 mars 2026. VERDI : Requiem. Choeur et Orchestre de l'Opéra de Zurich, Gianandrea Nosedà (direction)

Pour sa 13ème édition, qui se tient du 28 mars au 12 avril, le Festival de Pâques d'Aix-en-Provence a choisi l'option du souffle court mais de l'impact maximal pour sa deuxième soirée (après un concert réunissant l'Orchestre national de Lille, Joshua Weilerstein et Renaud Capuçon la veille en ouverture). En conviant les forces vives de l'Opéra de Zurich – chœur et orchestre réunis – sous la baguette de leur directeur musical, Gianandrea Nosedà, le festival provençal a frappé un grand coup. Le *Requiem* de Giuseppe Verdi

**résonnait comme un choix évident, presque vital :
un monument d'ombre et de lumière, de terreur et
de consolation, qui a trouvé dans l'acoustique du
Grand-Théâtre de Provence un écrin à la mesure de
sa démesure sacrée.**

Dès les premières mesures, ce *Requiem* a imposé sa singularité. Loin d'une lecture compassée ou trop solennellement religieuse, l'excellent **Gianandrea Nosedà** a livré une interprétation d'une tension dramatique exceptionnelle, fidèle à sa réputation de bâtisseur d'arcs sonores à la fois architecturaux et incandescents. Le chef italien a sculpté l'œuvre comme un opéra sacré où le chœur tient le rôle du protagoniste absolu. On a rarement entendu le *Dies irae* frapper avec une telle violence orchestrale, une telle précision militaire dans la terreur, avant de plonger dans des *pianissimi* d'une fragilité presque palpable dans les supplications du *Liber scriptus* ou du *Lacrymosa*.

Le **Chœur de l'Opéra de Zurich** (40 hommes et 40 femmes !), superbement préparé par **Janko Kastelic**, s'est révélé être un véritable mur de voix, capable du meilleur : une puissance tellurique dans les grands tableaux du Jugement dernier, mais aussi une homogénéité et une douceur confondantes dans les passages les plus méditatifs. Face à eux, l'**Orchestre de l'Opéra de Zurich** s'est montré à la hauteur de cette partition qui transforme la fosse en volcan. Les cordes graves, d'une noirceur magnétique, les cuivres éclatants et ce bois soliste qui a su faire pleurer l'*Agnus Dei* ont servi avec une ferveur communicative la vision de Nosedà.

Le plateau de solistes, réuni pour l'occasion, n'a pas démérité dans ce contexte de haute exigence. Si l'on retient l'homogénéité d'un quatuor où chaque voix semblait calibrée pour s'insérer dans le tissu orchestral sans jamais le dominer artificiellement, c'est bien dans les arias solistes que

l'émotion a culminé. La basse russe **Alexander Vinogradov** a déployé un *Mors stupebit* d'une autorité sombre, tandis que la mezzo-soprano polonaise **Agnieszka Rehlis**, véritable colonne vertébrale de l'œuvre, a offert un *Lux aeterna* d'une ligne de chant d'une pureté sidérante. La prestation du ténor maltais **Joseph Calleja** a laissé une impression plus contrastée. Attendu avec une légitime curiosité dans le céléberrime *Ingemisco*, il a fait entendre un timbre que l'on sait reconnaissable entre tous – cette matière solaire, presque latine, qui a fait sa légende – mais dont l'éclat a paru (ce soir) émoussé dans l'aigu. Là où l'on espérait une ascension radieuse vers le sommet de la phrase, on a perçu quelques tensions, une projection moins assurée, comme si la voix peinait à franchir pleinement la ligne de crête avec son aisance légendaire (méforme passagère ?...). Heureusement, la magnifique soprano lettone **Marina Rebeka** a, elle, hautement et fièrement relevé le défi du *Libera me* final – avec une vaillance et une intensité tragique qui a littéralement suspendu le temps, répondant en miroir à l'angoisse initiale du *Requiem aeternam*.

Le festival, qui se poursuit jusqu'au 12 avril avec une programmation mêlant grandes œuvres symphoniques et récitals intimes, aura du mal à égaler l'intensité tellurique de cette ouverture. Mais après une telle démonstration de force et de spiritualité mêlées, on ne peut qu'attendre la suite avec une impatience décuplée !...

CRITIQUE, festival. 13e Festival de Pâques d'Aix-en-Provence, le 29 mars 2026. VERDI : Requiem. Choeur et Orchestre de l'Opéra de Zurich, Gianandrea Nosedà (direction). crédit photographique (c) Caroline Doutre